

*The nightingale, and not the lark*¹

Malaise dans l'illusion (brèves considérations sur le « désir de dormir »)

Dès 1989, Donald Eigler, chercheur au laboratoire IBM d'Amalden en Californie, parvenait à écrire un sigle, celui d'IBM (...), à l'aide de trente-cinq atomes de xénon.
Etienne Klein

*Que tous les savants, donc, vénèrent l'ordre qui les a faits ;
que nulle voix discordante ne s'élève dans le concert du conformisme,
de l'obédience et de la docilité. Au tour de la science entière
d'être la Grande Muette.*
Claude Lévi-Strauss

*En un certain sens tous les rêves sont... des rêves de commodité ;
ils servent l'intention de poursuivre le sommeil au lieu de se réveiller.*
Sigmund Freud

Dans le texte « L'enseignement de la philosophie »², Gérard Granel aborde la question de l'auto-interprétation du philosophique comme *usine idéologique*, usine dont la production répond à la nécessité de dissimuler l'*insoutenable*, très précisément cet insoutenable de ce que David Hume déjà nommait « l'époque actuelle ».

« On voit même sans grand effort d'imagination », avance Gérard Granel, « le philosophe restructuré s'asseoir à la table de telle commission d'éthique, ou groupe de réflexion déontologique, à côté d'un théologien, d'un psychiatre et de quelques représentants des “partenaires sociaux” concernés. Il y en a qui ont déjà leur petit matériel pédagogique tout prêt ».

Le *Comité Consultatif National d'Éthique* a été créé en février 1983 et constitue en ce domaine éthico-industriel une sorte de prototype. Sa formule en tout cas a été contagieuse et à l'origine d'une pléthore d'autres instances³.

Des instances qui s'avèrent donc des usines à produire des normes, et en tant que telles d'avance programmées. Cette efficacité se paye d'un prix redoutable⁴ ou (selon le point de vue) ubuesque.⁵ Le terme de « mise en scène », employé par Dominique Memmi (à propos du *Comité d'éthique*), concernant « la fabrication des représentations légitimes par savants et par

¹ ... le rossignol et non pas l'alouette ; Shakespeare, *Roméo et Juliette*.

² *Apolis*, TER, 2009, p. 96.

³ Pour la seule année 1987 : Groupe de réflexion sur le SIDA, Comité National d'évaluation des Universités, Commission Demain l'université, Commission de la nationalité, États généraux de la sécurité sociale...

⁴ Si chaque société est sans doute fondée sur de grandes matrices de sens de la vie, selon Gilles Deleuze, le marketing, démarche de gestion et de contrôle à distance des comportements et des représentations, est devenu l'instrument privilégié du contrôle social qui succède aux sociétés concentrationnaires. Il suppose l'intégration incessante de normes par les individus et les groupes, et plus ou moins à leur insu. Si bien que s'il y a au moins un progrès qui, chaque jour, s'affirme davantage comme incontestable et exponentiel, c'est celui de la soumission. Nous nous proposons ici d'en dégager quelques formes.

⁵ Dans *La production totale*, Granel évoque Ubu : « ce n'est pas un hasard, (...) si Max Ernst (...) n'a représenté Ubu, ni comme le “Père” Ubu, ni comme Ubu Roi, mais bien sous les espèces d'une usine, toute en briques avec sa cheminée, la toile étant intitulée *Ubu Imperator* » (*op. cit.*, p. 76-77).

colloques publics interposés»⁶, semble particulièrement opportun pour témoigner de la dimension spectaculaire (au sens de Guy Debord) ici déployée. Mise en scène de la notabilité où le prestige l'emporte souvent sur le sérieux, le vedettariat sur la rigueur, sans oublier l'inévitable et conjuratoire pointe d'« hétérodoxie acceptable »⁷. Dominique Memmi note avec justesse l'habituelle docilité des participants à ces contraintes théâtrales⁸.

Plus que le *Comité Consultatif National d'Éthique*, l'*Institut des Hautes Études pour la Science et la Technologie* retiendra notre attention du fait des questions fondamentales qu'il aborde et élabore.

Le site de l'IHEST indique que cet organisme est placé sous la tutelle des ministres chargés de l'Éducation, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche. « Conformément au besoin identifié de *refonder le rapport de confiance entre la société et la science*, l'IHEST est investi d'une mission dont les trois dimensions sont : la formation, la diffusion de la culture scientifique dans la société et une animation du débat public autour du progrès scientifique et technologique et de son impact sur la société » (c'est moi qui souligne). Dans une telle refondation, la « culture scientifique » subit un très remarquable remaniement, manifestement surdéterminé par les stratégies dites de « communication ».

Il est piquant de constater que c'est précisément un helléniste, Heinz Wismann, qui exhibe en cet espace la silhouette la plus contrastée. Sa position à beaucoup d'égards est paradigmatique (ou symptomatique !). Heinz Wismann évoque ainsi avec une certaine complaisance sa présidence de l'*Institut protestant de recherches interdisciplinaires de Heidelberg* de 1990 à 2000⁹, Institut qu'il semble plus ou moins ériger en modèle. L'exemple qu'il nous propose du fonctionnement de cette structure mérite pour le moins de retenir notre attention : pour s'opposer à l'engagement des troupes allemandes à l'étranger, de nombreux contribuables allemands retranchaient de leur déclaration d'impôts le pourcentage destiné à la défense. Voici ce que nous indique Heinz Wismann à propos de l'intervention du dit Institut :

En un tel contexte, qui est donc véritablement celui d'une mise en ordre, pour prendre la mesure des objectifs, pas toujours explicites, de l'*Institut des Hautes Études pour la Science et la Technologie* et de

⁶ *Les gardiens du corps, dix ans de magistère bioéthique*, Ed. EHESS, 1996, p. 47. Dix-sept ans après sa parution, le remarquable ouvrage de Dominique Memmi conserve toute son actualité et sa pertinence.

⁷ Selon un organisateur du Colloque « Génétique, Procréation et Droit ». Dans un récent bulletin de l'Ordre national des médecins (mars-avril 2013), est abordée la question de la clause de conscience (« un principe à préserver »). Un conseiller national de l'Ordre, un professeur de médecine dirigeant un laboratoire d'éthique médicale et de médecine légale et la présidente d'une association de défense des patients et des usagers de la santé sont interrogés. Cette question est évidemment d'actualité avec les remaniements biopolitiques qui s'accroissent et les enseignements qui devraient être tirés en ce domaine du thanato-politique national-socialiste. Il est remarquable que cet aspect fondamental du rapport aux exigences étatiques est totalement passé sous silence et que la clause de conscience est rabattue sur la seule relation médecin-patient. Plus que de l'euphémisme évoqué par Dominique Memmi, à propos de la stratégie des comités d'éthique, il s'agit là d'un pur et simple trompe-l'œil.

⁸ Docilité dont témoigne par exemple, selon ce sociologue, les glissements fréquents du statut des participants (tel le passage du « un » au « le » : « le » psychanalyste, « le » juriste). Marie-Françoise Chevallier-Le Guyader avance que « La philosophie peut et doit aider les chercheurs à rendre visibles, intelligibles, leurs situations au regard de la cité » (« Préface », *La science en jeu*, Acte Sud/IHEST, 2010). Nous tenterons de monter les limites d'un tel « devoir ».

⁹ Institut dont il évoque l'origine : « cet institut a été créé par Friedrich von Weizsäcker, physicien allemand qui s'interrogeait sur la participation des physiciens au projet de bombe atomique sous Hitler ». Pourtant, précisément, Hitler avait été dissuadé par les physiciens allemands et avait négligé cette possibilité, à l'inverse des physiciens émigrés aux États-Unis. Ce qui était précisément la crainte de Bohr et Heisenberg qui redoutaient que la mécanique quantique se risquer sur ce terrain. Dans *La partie et le tout* (Flammarion, 1990, p. 248) Heisenberg évoque l'authentique état de confusion dans lequel, lors de sa visite au physicien danois en octobre 1941, l'annonce de la fabrication possible d'une bombe atomique plongea Bohr. Selon Max von Laue la position la plus ambiguë était celle de Friedrich von Weizsäcker. Il faut saluer le très rigoureux travail de Catherine Chevalley à ce propos dans son *Introduction* au « Manuscrit de 1942 » de Heisenberg (Seuil, 1998).

tant d'autres instances, une démarche radicale s'impose, il s'agit donc pour nous de saisir les choses à la racine même en étant attentif aux questions éthiques et épistémologiques fondamentales qui se posent au sein de la science actuelle, en particulier avec la physique théorique et la mathématisation du réel. Il importe de suivre le traitement parfois fort tortueux réservé à ces questions en dégageant leurs liens, le plus souvent voilés, avec des enjeux politiques qui nécessitent d'être soigneusement identifiés.

Comme on sait, depuis quelques années, dans le combat que les gouvernements européens conduisent contre les peuples qui les ont élus, la Force de Gendarmerie Européenne (ou EuroGendFor ou FGE), initiée par l'ancienne ministre française de la Défense Michelle Alliot-Marie en 2004, qui regroupe les forces de police à statut militaire de six pays de l'Union européenne s'avère une pièce importante¹⁰. Il reste à considérer que parallèlement se met en place, au vu et au su de qui veut bien y être attentif, un conditionnement de la pensée, réécriture (articles, livres, congrès...) qui est aussi bien le fait d'instances gouvernementales, que de media ou d'autres sources...¹¹.

Martin Heidegger constatait que l'histoire des sciences positives montre que celles-ci ne sortent du rêve que par moment « pour ouvrir les yeux sur l'être *de l'étant qu'elles scrutent* »¹². Il notait : « Nous sommes aujourd'hui – 1927 – dans une situation de ce genre. On cherche à réviser les concepts fondamentaux en retournant aux sources originaires où ils ont été puisés. Plus exactement *nous étions* dans une semblable situation. Les sciences ont recommencé à rêver ». Toujours selon Heidegger, « on est mal à l'aise assis sur un tonneau de poudre et sachant que les concepts fondamentaux ne sont plus que des opinions exténuées »¹³. Ce terme de « rêve » doit être pris au pied de la lettre, peut-être même au-delà de la portée que lui confère ici Heidegger. Dans l'*Interprétation du rêve*¹⁴, Freud évoque les rêves dans lesquels « l'efficacité du souhait de continuer à dormir se reconnaît le plus facilement », ces rêves « qui élaborent le stimulus externe de telle sorte qu'il devient conciliable avec la continuation du sommeil, l'insérant dans la trame d'un rêve pour lui arracher les prétentions qu'il pourrait émettre comme un rappel à l'existence du monde extérieur ». Cet effacement onirique de l'existence du monde extérieur est exactement ce qui est pointé par la plume de Heidegger.¹⁵

Catherine Chevalley (dans l'article « La physique de Heidegger »¹⁶) constate elle aussi l'importance des bouleversements concernant la physique atomique : « L'objet disparaît, le sujet disparaît, au profit du problème de leur relation : en outre le *Westbild* y est impossible ; et l'étant n'y est pas pensé selon la fixation de la loi de variation d'un processus temporel ».

¹⁰ FGE composée de la Garde civile espagnole, de la Gendarmerie française, des Carabiniers italiens, de la Maréchaussée royale des Pays-Bas, de la Garde nationale républicaine portugaise et de la Gendarmerie roumaine. « EuroGendFor » est à la fois police, police judiciaire, armée et services secrets. Les compétences de cette unité sont pratiquement illimitées. Elle doit, en coopération étroite avec les militaires européens, garantir la « sécurité en territoires de crise européens ». Sa tâche consiste essentiellement à réprimer des révoltes. Visant à ne pas avoir à utiliser leurs propres armées contre les citoyens du pays, la troupe paramilitaire « Force de gendarmerie européenne » a été fondée dans la plus grande discrétion.

¹¹ On sait qu'un contre-feu souvent assez grossier est élaboré pour parer à des analyses de ce type sous l'intitulé, démesurément, élargi de « complotisme » (cf. par exemple *Le Monde* du 21 juin 2013), même si rien d'un tel agencement n'est sollicité par les textes concernés (le fait que certaines questions fondamentales sont désormais devenu quasi inintelligibles – l'incompréhension de la question de l'être par Heinz Wismann, que nous évoquons plus bas, en témoigne – est ici bien suffisant). Il s'agit aussi par cette invective de conditionner et de neutraliser sur un mode réflexe l'approche de certaines impasses embarrassantes.

¹² *Problèmes Fondamentaux de la phénoménologie*, Gallimard, 1985, p. 78.

¹³ Cette image du « tonneau de poudre » aurait son origine dans un dialogue entre Schrödinger et Einstein, Schrödinger substituant le chat (inspiré du chat du Cheshire d'*Alice*) au tonneau évoqué par Einstein.

¹⁴ PUF, 2003, p. 625-626.

¹⁵ Les diverses instances (IHEST, CCNE...) que nous évoquons sont donc en quelque sorte des instances gardiennes du sommeil, des instances elles-mêmes oniriques. En témoigne le surgissement en leur sein de personnages bizarres et absurdes, en lesquels il n'est pas très difficile de reconnaître les *tricksters* des mythes.

¹⁶ *Études philosophiques*, n° 3, 1990, p. 309-310

Selon cette philosophe : « Au sens strict, *si la modernité est ce que dit Heidegger en 1938, la physique quantique n'est pas une physique moderne* »¹⁷.

Catherine Chevalley souligne elle aussi que, hormis les fondateurs, dès 1927, en mécanique quantique, « on opère comme dans la physique moderne : on cherche les constituants ultimes, on casse, on divise, on croit trouver les choses mêmes, on calcule et on s'enquiert de l'image du monde : plus que jamais aujourd'hui, dans les théories de "grande unification", on recherche l'unité d'un *Weltbild* physique »¹⁸.

Exemple témoignant de cette régression, les affirmations péremptoires, d'un physicien actuel, Étienne Klein, qui insiste sur la rencontre supposée de l'expérience physique avec le réel : « Lorsque l'on réalise une expérience "phénoméno-technique" (...), et que la mesure confirme les calculs très abstraits qui avaient été élaborés avant l'expérience, on se dit que l'on a rencontré du "réel" ». De même, toujours selon Étienne Klein, l'essor des nanotechnologies ne tient qu'« au fait que l'on est devenu capable d'observer des atomes individuels et de les déplacer un par un... Les atomes existent au moins autant que votre voisine de palier lorsque vous la croisez... »¹⁹. Dans cette perspective lénifiante, rien n'est donc mentionné de l'inquiétante perte de notre expérience originaire de la nature sur laquelle insistait Werner Heisenberg. Une expérience qui n'est plus accessible désormais que médiatisée par un gigantesque dispositif technique, ce qui, entre autre, n'autorise aucune conclusion sur ce qu'il en est des processus quantiques hors des observations. Tranchant avec tout optimisme factice, le propos de Catherine Chevalley dans son « Introduction » au texte de Heisenberg *La nature dans la physique contemporaine*²⁰ : elle souligne le rôle décisif joué par la démesure technique, démesure à l'origine « d'une perte d'orientation, et d'une sorte de solipsisme désespéré, **au sein duquel l'homme ne rencontre plus que lui-même** ». Catherine Chevalley constate que, s'agissant des sciences de la nature comme de la technique, il s'est ainsi produit « un même processus de perte du sol de l'expérience immédiate, et par là même de perte du sens ». C'est l'illusion de maîtrise d'une technique contrôlant toute la Terre qui engendre « l'incertitude dans les mouvements de l'esprit ». Comme l'écrit Werner Heisenberg : « Par cet accroissement apparemment illimité du pouvoir matériel, l'humanité se trouve dans la situation d'un capitaine dont le bateau serait construit avec une si grande quantité d'acier et de fer que la boussole de son compas, au lieu d'indiquer le Nord, ne s'orienterait que vers la masse de fer du bateau. Un tel bateau n'arriverait plus nulle part ; livré au vent et au courant, tout ce qu'il peut faire, c'est de tourner en rond ». À ce solipsisme Heisenberg oppose la nécessité d'une mutation de pensée, d'un changement de perspective, changement passant par la reconnaissance du caractère irréductible de la limite et par un bouleversement conceptuel. Catherine Chevalley commente :

¹⁷ Souligné par C. Chevalley. C'est par le constat de l'absence d'*Anschaulichkeit* que commence le *Dreimännerarbeit* de Heisenberg, Born et Jordan : « La théorie présente l'inconvénient de ne pouvoir être directement ramenée à une interprétation géométrique visualisable puisque les mouvements des électrons ne peuvent pas être décrits dans les concepts familiers d'espace et de temps ». Pour Catherine Chevalley, « L'atome de Bohr est comme un dessin qui réfuterait sa propre figurabilité ». Comme elle le constate, « sur "ce qui a lieu" entre deux états stationnaires, entre deux orbites sur lesquelles se repose l'"électron", on ne peut rien savoir. La notion d'évolution pour le mouvement de l'électron n'a plus de sens ». La mécanique quantique n'a ainsi pu se constituer qu'en abandonnant le concept classique de mouvement. « Aucune physique ne renonce à un concept fondamental si elle n'y est contrainte et forcée : il a donc fallu vingt-cinq années pour que le maintien de ce concept apparaisse définitivement impossible » écrit Catherine Chevalley.

¹⁸ Dans *La partie et le tout* (p. 134) Heisenberg rapporte un dialogue avec un physicien nord-américain, se définissant lui-même comme ingénieur.

¹⁹ P. 25. Pour parvenir à écrire dans une superbe démonstration d'absurdité nihiliste le sigle d'IBM à l'aide de trente-cinq atomes de xénon ! Nous aurons à revenir sur la portée métaphysique d'un tel geste.

²⁰ Folio, 2000, p. 98.

Heisenberg ajoute que, si la science de la nature n'est plus concevable comme la théorie de la totalité du réel, alors il n'est plus possible non plus de fonder sur la connaissance scientifique un ensemble de croyances (*Glaubensbekenntnisse*) susceptible d'orienter la vie : *la science n'est plus en aucune manière, un guide possible pour la vie et la morale*. Il y a là une disjonction chirurgicale avec la pensée des Lumières, qu'il est essentiel de rapprocher de l'hypothèse de la planétarisation de la technique : ce n'est plus du progrès qu'il s'agit et le discours qui oppose bonne et mauvaise technique est irrémédiablement périmé²¹.

On mesure donc l'enjeu politique de la préservation, envers et contre tout, de cette illusion d'une maîtrise technique contrôlant, mathématiquement, toute la Terre. Le trône et l'autel sont à nouveau en danger et il s'agit de déployer le maximum de fumée pour que les populations, comme à leur habitude, n'y voient que du feu.

En ce sens, nous l'avons déjà vérifié avec les affirmations d'Étienne Klein, on ne peut que constater ce à quoi se réduisent le plus souvent aujourd'hui les questions ontologiques fondamentales que soutenaient Bohr et Heisenberg²², en particulier cette absence de *Wirklichkeit* (i. e. d'effectivité) des phénomènes quantiques, tels qu'ils fissurent ce que nous nommons « réel »²³.

Ou bien encore ce constat de Heisenberg rappelé par Catherine Chevalley, que l'homme ne « lit » plus le livre de la nature, mais l'« écrit en partie ». C'est d'ailleurs l'occasion de nous pencher sur la fortune de cette image du « livre de la nature » forgée par Galilée. Dans l'ouvrage *La mathématisation du réel*, Giorgio Israel rappelle que « selon Galilée, l'Univers est “écrit” en langage mathématique, ou plutôt géométrique (cercles, triangles, droites, etc.), parce que les mathématiques sont le langage de Dieu »²⁴. Pour Newton, ce « livre de la Nature » sera écrit en caractères et en mots corpusculaires, mais tout comme pour Galilée, « c'est une syntaxe purement mathématique qui les lie et donne sens au texte du livre »²⁵.

La conception newtonienne n'est donc pas, en ses fondements, antimétaphysique et empiriste, ceux-ci sont théologiques, « mythiques ».

Le quotidien *Le Monde* vient de publier en page centrale un cahier proclamant en énormes caractères : « Le monde *est* mathématique »²⁶. Annonce, avec la caution d'un

²¹ *Ibid.*, p. 94. C'est moi qui souligne. Dans son « Manuscrit » de 1942, Heisenberg tentera de réélaborer la coupure traditionnelle entre les sciences de la nature (*Naturwissenschaften*) et les sciences de l'esprit (*Geisteswissenschaften*).

²² Autrement dit à quasi rien.

²³ Du point de vue de Bohr et de Heisenberg, la *Wirklichkeit* ou la *realitas actualis* au sens scolastique ne conviennent pas à l'objet quantique.

²⁴ *La mathématisation du réel*, Seuil, p. 110. Selon Galilée : « forse stima che la filosofia sia un libro e una fantasia d'un uomo, come l'*Iliade* e l'*Orlando furioso*, libri ne' quali la meno importante cosa è che quello che vi è scritto sia vero. Signor Sarsi, la cosa non istà così. La filosofia è scritta in questo grandissimo libro che continuamente ci sta aperto innanzi agli occhi (io dico l'universo), ma non si può intendere se prima non s'impara a intender la lingua, e conoscer i caratteri, ne' quali è scritto. Egli è scritto in lingua matematica, e i caratteri son triangoli, cerchi, ed altre figure geometriche, senza i quali mezi è impossibile a intenderne umanamente parola ; senza questi è un aggirarsi vanamente per un oscuro laberinto ». Galileo Galilei, *Il Saggiatore*, in *Opere di Galileo Galilei*, UTET, Torino, 1980, vol. I, p. 631-632.

²⁵ A. Koyré cité par G. Israel, p. 120.

²⁶ Vendredi 22 mars 2013. C'est moi qui souligne. En 1943, Alexandre Koyré évoquait le « stupéfiant effort » de la science moderne « pour expliquer le réel par l'impossible – ou ce qui revient au même – pour expliquer l'être réel par l'être mathématique parce que ces corps qui se meuvent dans un espace vide infini ne sont pas des corps réels se déplaçant dans un espace réel, mais des corps mathématiques se déplaçant dans un espace mathématique » « Galilée et Platon », *Etudes d'histoire de la pensée scientifique*, NRF, 1980, p. 185-186. Cinq ans plus tard, remaniant radicalement (sans l'indiquer) sa formule quant à la consistance d'un réel désormais identifié au mathématique, Alexandre Koyré écrivait que la science moderne avait substitué à notre monde sensible « un autre monde ; le monde de la quantité, de la géométrie réifiée, monde dans lequel, bien qu'il y ait place pour toute chose, il n'y en a pas pour l'homme. Ainsi le monde de la science – le monde réel – s'éloigna et se sépara entièrement du monde de la vie, que la science a été incapable d'expliquer – même par une explication

mathématicien au palmarès prestigieux, de la publication prochaine d'une collection portant ce titre. L'encart de présentation commence ainsi : « Pour Galilée, l'immense livre de la nature est écrit en termes mathématiques ». Redoutable réalisme des structures²⁷ dont les ressorts idéologiques sont manifestes.²⁸

C'est tout autre chose de constater, à la suite de Jean-Marc Lévy-Leblond, combien il est remarquable que des signes « si évidemment contingents et culturellement conditionnés, puissent *rendre compte* de la réalité physique »²⁹.

De même le mathématicien Giorgio Israel, relevant au passage le faible nombre des travaux analysant le geste de la mathématisation, est très clair dans son propos concernant la forme la plus récente de celle-ci, c'est-à-dire la modélisation³⁰. Il constate et souligne le renoncement qu'elle comporte d'obtenir une image unifiée de la nature. En effet, un modèle mathématique peut décrire divers fragments de réalité et un même fragment de réalité peut être représenté par divers modèles mathématiques. La méthode fondamentale de la modélisation est l'analogie mathématique, elle se substitue désormais à l'analogie mécanique³¹. Selon le mathématicien italien Vito Volterra, un modèle mécanique d'un phénomène est un appareil « construit avec la seule préoccupation qu'une fois mis en mouvement certaines de ses parties se déplacent ou se modifient en suivant les mêmes lois de variations que certains éléments dans le phénomène »³². Giorgio Israel souligne que si ce concept d'analogie mécanique est assez clair (proche de celui de modèle dans les arts) il n'en va nullement de même avec l'appellation « modèle mathématique ». « S'agit-il – se demande Giorgio Israel – de construire un schéma mathématique (...) “analogue” au phénomène étudié ? Mais quelle est alors la signification du terme “analogie” ? Nous dirons plutôt que recourir à l'analogie mathématique consiste à trouver des “analogies”, dans le sens général et générique du mot, entre des phénomènes parfois très divers, dont l'un au moins se soumet à une description mathématique simple »³³. Israel insiste sur rôle joué en ce domaine par l'intuition, intuition souvent vague et dépourvue de rigueur et pouvant ensuite se révéler non fondée. Par exemple Balthazar Van der Pol (un ingénieur spécialiste des circuits électriques à l'origine de la mathématisation de certains aspects de l'activité cardiaque) avait proposé une

dissolvante qui en ferait une apparence “subjective” ». « Sens et portée de la synthèse newtonienne », *Études newtoniennes*, NRF, 1968, p. 43. On sait la place faite à cette formule par Jacques Lacan mais aussi, comme nous pouvons le constater par certains de ses « héritiers » (cf. *infra*).

²⁷ Identifier une structure mathématique et ses éléments à un univers réel conduit par exemple à la position de B. S. De Witt qui considère que l'univers se décompose à chaque instant en une multitude de branches (cf. Pierre Berger, « Essai d'épistémologie de la mécanique quantique et critique de la philosophie analytique », *Fundamenta Scientiae*, Vol. 2, p. 17-35, 1981). En découlent des paradoxes comme celui dit du « chat de Schrödinger ».

²⁸ On notera que cette initiative n'aura pas échappée à l'insubmersible Jacques-Alain Miller, grand épistémologue devant l'Éternel : « Je savais Cédric Villani allumé depuis que j'avais lu cet été son étonnant, détonnant, passionnant *Théorème vivant*. J'ai pu voir hier, comme tout un chacun, qu'il avait su déclencher *Le Monde*, lequel va sortir sous sa direction une série d'ouvrages de pop'mathématiques. J'applaudis. En tout état de cause, celle-ci fera date dans l'histoire de la presse (...). Je n'imagine pas de monde possible où le divin Cédric n'y figure pas. Ce serait pour moi un plaisir que de l'interroger. Sur d'autres de sa discipline il a l'avantage, non seulement d'être “génial”, mais d'être lucide : il sait qu'il a un désir, et même plus d'un. Je vous invite, Cédric Villani, à converser avec moi sur le désir du mathématicien. C'est une pop'invitation, une pub pour la psychanalyse comme pour les mathématiques ». <http://laregledujeu.org/miller/2013/03/23/sur-dominic-et-roderic-et-cedric/> consulté le 24 mars 2013. Avec la « pop'psychanalyse » l'illusion se transforme donc en lucidité : succès garanti !

²⁹ *La vitesse de l'ombre*, Paris 2006, p. 61 sq. C'est-moi qui souligne.

³⁰ Ou « mathématique appliquée ».

³¹ *La mathématisation du réel*, p. 11.

³² Cité par G. Israel, p. 19.

³³ P. 20.

liste de divers phénomènes qu'il pensait régis par des « oscillations de relaxation »³⁴ : harpe éolienne, bruit grinçant d'un couteau sur une assiette, flottement d'un drapeau au vent, grincement d'une porte, sommeil des fleurs, menstruation, battements du cœur... Intuition « mort-née avec cet article³⁵, à une exception près : les battements du cœur »³⁶.

Avec cette nouvelle collection annoncée, *Le Monde* s'aventure donc sur un terrain particulièrement mouvant, dont la sollicitation n'est peut-être pas gratuite. Comme Giorgio Israel le rappelle, au siècle des Lumières, naît la volonté de réorganiser rationnellement la société pour mettre un terme à l'« abîme de désordre » qui faisait horreur à un François Quesnay. Une analyse scientifique de la société prenant pour paradigme la science newtonienne apparaît comme la solution pour élaborer cet « art social » qui aux yeux de Condorcet devait guider la société selon le principe de raison. Pour Giorgio Israel : « Les sciences sociales cherchent à énoncer des lois *normatives*, c'est-à-dire des règles justes et rationnelles que la communauté humaine peut choisir de suivre pour son propre bien ». L'utilisation des mathématiques dans les sciences sociales et économiques entraîne la recherche de modèles mathématiques définissant le comportement le plus adéquat en vue de finalités présentés comme rationnelles. « Le but principal de ces modèles n'est donc pas de décrire la réalité mais de déterminer un ensemble de règles qu'il faut *imposer* à la réalité pour la façonner selon certains objectifs : ce sont des modèles de *contrôle* »³⁷. On peut donc mesurer combien les actuelles « politiques d'austérité », autrement dit des sacrifices religieux déniés, doivent apparaître aux populations comme reposant sur des certitudes mathématiques incontournables puisque constitutives du réel lui-même. On mesure aussi combien un mathématicien comme Cédric Villani accepte de se plier à un étrange jeu.

Dans *La science en jeu*, Étienne Klein, évoquant « ce que certains reprochent, entre autres choses, aux nanotechnologies », note, sans nullement s'y arrêter en dépit de l'énormité accablante de la question, le remplacement « du couple “chercheur-ingénieur” par le couple “chercheur-financier”. Elles (les nanotechnologies) nous feraient en somme passer de la technoscience au technomarché. Pour monter une start-up, il faut des chercheurs, mais aussi un financier, un commercial, bref un diplômé d'HEC capable de coupler une activité de recherche avec un marché »³⁸. Évoquant l'édification d'architectures matérielles inédites grâce au microscope à effet tunnel permettant des manipulations atome par atome, Étienne Klein évoque, comme nous l'avons déjà signalé, l'écriture, par Donald Eigler du sigle IBM avec trente-cinq atomes de xénon³⁹. N'y voyant semble-t-il qu'un exploit technique, il se garde de tout commentaire⁴⁰. Sauf erreur d'information, Étienne Klein est professeur de

³⁴ Van der Pol travaillait en particulier sur le fonctionnement d'une triode montée en oscillateur dont les oscillations sont très irrégulières, à une lente croissance succédant une décroissance rapide (succession paradoxale qui est à l'origine de cette appellation).

³⁵ Article de 1928, signé avec J. Van der Mark. Le modèle proposé par Van der Pol qui repose sur l'analogie entre battement de cœur et « oscillation de relaxation », n'est qu'une métaphore mathématique de certains aspects de la réalité cardiaque, il n'est pas une représentation du cœur ni même un modèle du rythme cardiaque (dont il ne prend pas en compte certaines particularités), il a par contre pu être utilisé pour prédire et classer des troubles cardiaques dont la connaissance n'était que partielle à l'époque.

³⁶ G. Israel, p. 41. Répondant à une question de Heisenberg, Bohr évoquait des images d'atome « devinées » plus que fruits de calculs théoriques et un langage manié « à la manière des poètes » (*La partie et le tout*, p. 65). Rappelons aussi ce qu'écrivait le prix Nobel Eugen Wigner à propos de cette clef hégémonique (les mathématiques) ouvrant toutes les portes et neutralisant à l'avance l'usage de toutes les autres clefs.

³⁷ *La mathématisation du réel*, p. 76 et 87.

³⁸ *Op. cit.*, p. 35-36.

³⁹ *La science en jeu*, p. 183.

⁴⁰ On notera la place qui semble dévolue par lui au « caprice » : quelques lignes plus loin, il note : « Imaginons par exemple que, sous l'effet d'un certain caprice, nous voulions fabriquer un cube qui soit un million de fois plus petit qu'un grain de sable ».

philosophie des sciences, autrement dit un champ où se sont inscrits tant de penseurs remarquables et lucides, de Pierre Duhem à Georges Canguilhem, en passant par Gaston Bachelard et Alexandre Koyré : ce n'est certes pas un « caprice » qui peut surdéterminer ce fourvoiement qui n'en est hélas pas un⁴¹. Il y aurait pourtant beaucoup à dire quant à la place déterminante accordée à cet acronyme dans cet « exploit » technique, en particulier comme interprétation-mise en acte ricanante de la formule de Heisenberg que nous évoquions concernant la co-écriture du livre de la nature par la physique, quand cette nature devient marchandise.

Énormité accablante de la question : notre formule peut paraître outrancière. Pourtant il est remarquable que dans les colonnes du *Monde*, depuis quelques mois, une succession d'articles semblent s'évertuer à exorciser les menaces encourues par « la science », insistance qui conduit à se demander s'il ne s'agirait pas, pour ce média, d'acquérir une nouvelle virginité, de restaurer préventivement une probité intellectuelle qui pourrait être mise en question par certains lecteurs exagérément critiques.

Lisons quelques titres :

« Des chercheurs touchent beaucoup d'argent pour attaquer la science »⁴², « Casseurs de science, une histoire des malsavants »⁴³, « Science : l'intoxication industrielle »⁴⁴... ou encore, commençant à vendre la mèche, sous l'intitulé « Guerre à Martin Heidegger ! »⁴⁵, ce qu'écrit Nicolas Truong : « Martin Heidegger a fasciné des générations de penseurs, et fourbi des armes théoriques aux adversaires de la démiurgie techno-scientifique. Beaucoup d'adversaires des biotechnologies, notamment incarnées par la gestation pour autrui, ou du futur utérus artificiel, par exemple, s'y réfèrent ».

Constatons aussi que ce même quotidien n'hésite nullement à publier parallèlement et avec une remarquable régularité des tribunes « scientifiques » fort douteuses.

Dans une de ces tribunes⁴⁶, un chirurgien urologue, précisément entrepreneur en biotechnologie, prenant prétexte d'un programme de séquençage de l'ADN des « surdoués »⁴⁷, nous apprend que « La guerre des cerveaux a commencé »⁴⁸.

Lisons : « Certains parents souhaiteront sélectionner les bébés porteurs du meilleur patrimoine neurogénétique. Est-ce moralement plus condamnable que de supprimer les fœtus porteurs d'un mauvais capital neurogénétique, comme nous le faisons déjà pour 97 % des

⁴¹ Étienne Klein est entre autre l'auteur de *Il était sept fois la révolution, titre parodiant celui d'un film de spaghetti western. Dans le même style Jean-Michel Salanskis sollicite quant à lui la bande dessinée : tout un programme ! Cf. « La quête de Rahan et l'enjeu de la philosophie des sciences », Rue Descartes, n° 41, Août 2003, p. 8-18.*

⁴² *Le Monde*, vendredi 30 mars 2012.

⁴³ *Le Monde*, samedi 19 janvier 2012. « Géocentristes, créationnistes, antirelativistes... ».

⁴⁴ *Le Monde*, jeudi 21 mars 2013. « OGM, tabac, bisphénol A, amiante, Stéphane Foucart, journaliste scientifique au *Monde*, décortique dans *La Fabrique du mensonge* les méthodes utilisées par les grandes entreprises pour manipuler la science à leur avantage ».

⁴⁵ *Le Monde*, lundi 4 février 2013.

⁴⁶ *Le Monde Science&techno*, samedi 9 mars 2013. Je me permets de renvoyer à « Notes sur le fantomal II » (*in Ça dépasse l'entendement*, Apolis éditions, janvier 2013).

⁴⁷ En Chine.

⁴⁸ « Porteurs d'un quotient intellectuel au moins égal à 160 – c'est le niveau atteint par Jacques Attali » (*sic* !). L'auteur cite une étude, publiée en 2011 dans *Molecular Psychiatry* et évaluant « la part génétique de l'intelligence » chez l'homme à 50 %. Démonstration du rôle fondamental joué par le génome dans la construction de notre cerveau : « un chimpanzé ne fera jamais d'études supérieures – même avec les meilleurs professeurs – parce que son patrimoine génétique ne le permet pas » (il vaut mieux ne pas préciser que le génome du chimpanzé et de l'homme sont semblables à 98%). Pour ce qui est de la scientificité du QI on peut lire l'ouvrage de Stéphan Jay Gould, *La mal mesure de l'homme*).

trisomiques 21 dépistés ? ». Ce n'est pas cette fois le quatuor Staline, Pol Pot, Mao et Hitler⁴⁹ qui est appelé à la rescousse, mais « les puissances de l'Asie ». En effet,

« que ferons-nous si les puissances de l'Asie souhaitent asseoir leur hégémonie en optimisant le génome de leurs concitoyens grâce aux manipulations génétiques, bientôt au point ? Dans la compétition économique entre l'Asie et l'Occident, disposer d'armées d'ingénieurs et de scientifiques à très haut quotient intellectuel serait un avantage géopolitique considérable. La guerre des cerveaux a commencé ! L'éducation nationale – qui est le ministère où s'élabore “la politique du cerveau” – n'est pas préparée à affronter ces sujets ».

Nous n'aurions donc pas le choix, notre survie économique justifie l'eugénisme.

Manifestement le « techno-marché » nécessite beaucoup plus que le commentaire elliptique d'Étienne Klein !

Comme on peut s'en douter, le traitement de la notion de progrès est central en cette stratégie. Il est d'ailleurs clairement indiqué dans la présentation de l'IHES que cet institut doit contribuer à l'« animation du débat public autour du progrès scientifique et technologique ». Même si l'on n'ose plus guère l'affubler aujourd'hui d'une majuscule, ce nom de « progrès » noue avec lui de multiples enjeux qui font d'ailleurs aussi, à rebours, sa puissance auto-déconstructrice potentielle.

Dans un de ses derniers textes, « La décadence de l'idée de progrès »⁵⁰, Georges Canguilhem abordait non sans ironie le destin de cet aporétique concept.

Le progrès, selon Kant, serait un « germe de lumière », servant de « fil conducteur » à travers les turbulences de l'histoire. Chez Kant (tout comme chez Condorcet) il est ainsi subordonné à une loi de constance cosmologique (la lumière). Au XVIII^e siècle en effet, comme le note Canguilhem « le moteur de l'histoire c'est la lumière. Le progrès c'est l'illumination des ténèbres »⁵¹. « N'est-ce pas une forme historique de culture qui s'est réfléchi, comme dans un miroir, à ses propres lumières, qui s'est contemplée elle-même, à son rang et à sa place dans des *Tableaux* historiques, et qui a cru découvrir dans ce redoublement, non un achèvement, mais une poursuite réglée comme le mouvement des astres ? S'il en est ainsi, l'assimilation de l'idée de progrès à un principe de conservation permettrait d'en expliquer la décadence autrement que par un retour imprévu d'irrationalité »⁵². De fait, au XIX^e siècle le phénomène physique symbolique du progrès ce n'est plus la lumière : c'est la chaleur. Une chaleur éphémère, qui ne dépend plus du soleil mais de gisements terrestres voués à s'épuiser⁵³.

⁴⁹ Comme c'était le cas dans une tribune précédente concernant les neurotechnologies et la « police de la pensée ».

⁵⁰ *Revue de Métaphysique et de Morale*, n° 4, 1987, p. 437-454.

⁵¹ Canguilhem, p. 441.

⁵² P. 440. Autrement dit, comme l'écrit Pierre Macherey, le progrès portait en lui au départ les conditions de son dépérissement.

⁵³ Étienne Klein cite ce texte (n'en retenant, semble-t-il, que les articulations avec la physique) et le commente ainsi : « Aujourd'hui, il faudrait certainement extirper l'idée de progrès de ces deux anciens cadres de pensée, la mécanique d'une part, la thermodynamique d'autre part, en proposant un nouveau principe qui le dise et choisisse pour l'illustrer un autre symbole que ces deux « vieilleries » que sont la lumière et la chaleur... Car après tout, croire au progrès implique aussi de faire progresser les symboles auxquels on l'associe. Mais alors, grâce à quel nouveau symbole, ne venant pas nécessairement de la physique, pourrions-nous post-moderniser l'idée de progrès ? » (Cf. « Le négatif est-il encore le ferment du meilleur ? », document Internet consulté le 30 mars 2013 ; c'est moi qui souligne). Remarquons que Canguilhem avait précisément évoqué l'utilisation de l'énergie nucléaire pour souligner qu'elle reste utilisée sous forme d'énergie thermique et que sa première application a

De surcroît, la continuité rectiligne des acquisitions du savoir se voit ironiquement détruite en son cheminement même, par la « fécondité théorique du Non » (mécanique *non-newtonienne*, géométrie *non-euclidienne*...). Comme l'écrit Canguilhem : « Le progrès continu est un concept d'épistémologie conservatrice. Celui qui annonce le progrès fait d'aujourd'hui demain »⁵⁴. Épistémologie conservatrice à plus d'un titre d'ailleurs : lorsque Canguilhem énumère un certain nombre de figures du progrès et les démentis qui leurs furent infligés, parmi celles-ci il évoque entre autres la figure d'un progrès « rejet de l'enfantillage » ; un enfantillage aussitôt contesté par la reconnaissance du rôle déterminant et le renfort inattendu apporté par la psychanalyse à la formule de John Fiske : « C'est l'enfant qui fait de l'homme ce qu'il est ». Mais, objectant à cette disqualification de l'enfance, il faudrait aussi bien citer Claude Lévi-Strauss dans *Les Structures élémentaires de la parenté*⁵⁵, lequel constate que, quand nous voyons apparaître tant de ressemblances entre la pensée primitive et la pensée infantile, nous sommes « victimes d'une illusion subjective, et qui se reproduirait sans doute pour des adultes de n'importe quelle culture comparant leurs propres enfants avec des adultes relevant d'une culture différente ». La pensée de l'enfant, moins spécialisée que celle de l'adulte, offre l'image de toutes celles qui sont susceptibles de se réaliser ailleurs et sous d'autres conditions. Dans ce « panmorphisme », les différences nous frappent plus que les similitudes, si bien que, « pour une société quelconque, ce sont toujours ses propres enfants qui offrent le point de comparaison le plus commode avec des coutumes et des attitudes étrangères. Les mœurs très éloignées des nôtres nous apparaissent toujours, et très normalement, puériles... pour des raisons aussi valables, nos propres coutumes doivent apparaître sous le même jour à ceux qui les observent du dehors »⁵⁶.

Canguilhem évoque d'ailleurs lui aussi, comme témoignage d'un refus de l'évolutionnisme et de la conception linéaire du progrès un texte plus ancien de Claude Lévi-Strauss : « Diogène couché »⁵⁷, un texte qui serait, selon le philosophe, « préservé de toute tentation de naïveté rétrograde ». Claude Lévi-Strauss y évoque un progrès (« si ce terme convient encore », note-t-il) qui procède par sauts, par bonds, par mutations. Récusant l'image de la montée d'un escalier, Lévi-Strauss écrit : « Ces sauts et ces bonds ne consistent pas à aller toujours plus loin dans la même direction ; ils s'accompagnent de changement

été la bombe A (quant aux applications « pacifiques »...). Dans son texte Étienne Klein écrit : « En ce sens, et non sans arrogance, nous considérons qu'une société ne devient vraiment moderne que lorsque le prêtre et l'idéologue y cèdent la place à l'expert, c'est-à-dire lorsque le savoir scientifique et ses développements technologiques ou industriels sont tenus pour le seul fondement acceptable de son organisation et de ses décisions ». C'est un peu court, il resterait pour le moins à ajouter que derrière l'expert c'est la question de l'évaluation et la silhouette du policier qui se dessinent. Comme le constate Jean-Claude Milner à propos de *Evidence Based Medicine*, si l'EMB est plus facilement évaluable, c'est que le médecin conforme à l'EMB peut fonctionner comme un expert socialement reconnu. Auprès des compagnies d'assurances, auprès des comptables des systèmes de santé, auprès – *last but not least* – de la police. À dire vrai, l'EMB propose un nouvel idéal de la médecine : la médecine légale » (*La politique des choses*, Verdier, 2011, p. 42). Est-il utopique d'affirmer que l'EMB ouvre ainsi la voie à un progrès inouï : à une physique *légale*, à une biologie *légale*, à une philologie *légale* voire à une psychanalyse *légale* elle aussi ? Cadavérisation de l'objet culminant dans l'acte de l'autopsie, au total la mise en acte de ce qui en son fond s'avère désir (ou plutôt agencement), de mort.

⁵⁴ P. 444.

⁵⁵ Mouton, 1967, p. 110.

⁵⁶ Pour ne pas quitter si vite l'enfance, notons aussi le constat par Canguilhem de ce que le machinisme ouvert par la machine à vapeur va, en fait de libération de l'homme, donner au Progrès le visage d'enfants travaillant quinze heures journalières dans les filatures et les mines. « Pour la philosophie du progrès la raison chasse les préjugés et les injustices comme le soleil les ténèbres. Mais pour le socialisme dialectique, l'indignité de la condition ouvrière n'est pas, comme l'obscurité, de l'ordre de la privation. C'est l'effet d'une spoliation. La correction ne consiste pas à recouvrer ce qui manque, mais à conquérir ce dont on est frustré » (p. 449).

⁵⁷ *Les Temps modernes* n° 110, mars 1955, p. 1187-1220. Ce texte est une réponse cinglante au texte de Roger Caillois, « Illusions à rebours », paru dans la *Nouvelle Revue Française*.

d'orientation, un peu à la manière du cavalier des échecs qui a toujours à sa disposition plusieurs progressions mais jamais dans le même sens »⁵⁸.

Ainsi, pour réduire certaines sociétés à n'être que des « étapes » du développement de certaines autres, « il faudrait admettre qu'alors que, pour ces dernières, il se passait quelque chose, pour celles-là il ne se passait rien – ou fort peu de choses... ». Pourtant, constate Lévi-Strauss, « Il n'existe pas de peuples enfants ; tous sont adultes, même ceux qui n'ont pas tenu le journal de leur enfance et de leur adolescence »⁵⁹.

On mesure donc que la longue reprise d'un passage de *La philosophie des formes symboliques* d'Ernst Cassirer par Heinz Wismann (dans *La science en jeu*⁶⁰) a une fonction précise. Cassirer, dit Wismann, distinguait trois stades dans l'évolution humaine. Le premier stade « animiste, ou mythe » : « Régime de fusion, le stade animiste voit coexister en son sein terreur et volupté. Cet état est comparable à celui entretenu par les mères abusives dans la relation avec leur enfant ». Le second est celui du langage, le troisième, celui de la « représentation » (*Darstellung*), langage fonctionnel de la connaissance scientifique (mathématiques, géométries...). Au-delà des considérations peu convaincantes sur la nécessité d'une « renaissance culturelle », il s'agit bien pour Wismann de faire passer l'image d'un progrès linéaire dont l'Occident serait évidemment le porteur (les autres cultures étant assimilées à une enfance infantilisée) et qu'il conviendrait d'imposer, pour son bien, au reste du monde.

Nous sommes ici très proches de ce que Michel Serres nomme « Grand Récit » et de la croyance que toute culture reposerait sur un récit de ce type.

Ainsi le livre de Michel Serres, *L'incandescence*⁶¹ se termine par un « Appel aux universités pour un savoir commun », « Grand récit unitaire de toutes les sciences ». Lisons : « Un tronc pédagogique commun qui réunirait, petit à petit, tous les hommes, en commençant par les étudiants, favoriserait l'avancée de la paix. Peut-on imaginer que les universités du monde consacrent la première année à un programme qui permettrait aux étudiants de toutes les disciplines et de tous les pays d'avoir un horizon semblable de savoir et de culture ? À leur tour, ils le propageraient ».⁶² Redoutable miroir aux alouettes, propre à séduire et fasciner les humanismes, dans son projet de réduction de toutes les singularités sous la fêrule des sciences.

Claude Lévi-Strauss, insistant sur la nécessité vitale de l'hétérogène, le soulignait : « loin que diversité et progrès soient incompatibles, c'est la diversité elle-même qui doit être traitée comme un fait de progrès. Les hommes ne subissent pas seulement leurs différenciations en groupes culturels ; ils ne la traînent pas à contre-cœur, vestige historique pesant comme un boulet : ils la créent aussi par l'effort de chaque groupe d'affirmer son originalité et son individualité en opposition aux groupes voisins : l'étude de la diversité est inséparable de celle de la solidarité »⁶³. À propos du foisonnement des projets de nivellement des cultures, Claude Lévi-Strauss avait une formulation particulièrement forte, véhémement même : « j'exhorte donc les organisations internationales, qui en ont bien besoin, à ne pas se laisser duper par les formules creuses comme celle de civilisation mondiale. Non seulement celle-ci n'existe pas dans les faits, mais sa notion implique une contradiction dans les termes. La diversité est un fait de civilisation au même titre que l'unité. Si l'on persistait à bloquer

⁵⁸ P. 1192.

⁵⁹ P. 1191-1192.

⁶⁰ P. 275 sq.

⁶¹ Le Pommier, 2003. Cf. aussi « Le grand récit de Michel Serres », propos recueillis par Nicolas Truong, <http://www.philomag.com/les-idees/entretiens/michel-serres-philosophe-cest-anticiper-5055> consulté le 17 mars 2013.

⁶² *Ibid.*, p. 350.

⁶³ *Diogène couché*, p. 1190.

« systématiquement les formes d'expression de la première, on ne parviendrait pas, pour autant, à la détruire : seulement à la contraindre à se manifester sous des formes clandestines et pathologiques »⁶⁴.

Hervé Le Guyader note que, à côté des réponses justes et fausses, il y a les réponses absurdes⁶⁵. À la suite de Daniel Pennac il les interprète comme un « désir d'élimination symbolique de l'autre ». Selon lui, plus que fausses, les thèses créationnistes sont elles aussi « absurdes ». Soit ! Mais, plus qu'un « désir d'élimination symbolique » ne faut-il pas y percevoir la tentative de maintien d'un écart entre le monde mathématisé et le monde réel ? Entre le totalitarisme de la rationalité et du sens et la simple possibilité de respirer (ou pour une fleur de fleurir) ? Revendication, éventuellement par l'absurde, d'une oasis hors-sens, sans « pourquoi », proche sans doute de ce que Michel Foucault écrivait :

Quelle signification peut avoir le pèlerinage à Lourdes, depuis la fin du XIX^e siècle jusqu'à nos jours, pour les millions de pèlerins pauvres qui arrivent là chaque année, sinon celle d'être une sorte de résistance à la médicalisation autoritaire de leurs corps et de leurs maladies ? Plutôt que de voir dans ces pratiques religieuses un résidu actuel de croyances archaïques, ne faut-il pas y voir la forme contemporaine d'une lutte politique contre la médicalisation politiquement autoritaire, la socialisation de la médecine, le contrôle médical qui pèse principalement sur la population pauvre ?⁶⁶

Gestes de refus de la servitude qui nous semblent très proches du refus de l'écriture que James C. Scott décrit dans « Zomia »⁶⁷ sous le nom d'*aletrisme*.

Heinz Wismann, par son déni, trace malgré lui, à son insu, cet angle mort de la rationalité qui, pour lui, n'existe pas. Ce philologue écrit en effet : « Le compositeur John Cage, véritable admirateur de Heidegger, donc pourfendeur de la civilisation scientifique et technique, a composé un morceau qui s'appelle *Concerto du silence*. Dans le mode d'emploi, il explique que, pour que les notes nous soient perceptibles, il faut qu'elles soient séparées par du silence. En bon heideggérien, il dit que l'étant – la positivité de la note – n'existe que grâce à l'être qui est un néant. Il nous fait écouter la seule chose qui compte, le néant. Tout le monde fait semblant d'entendre quelque chose mais on communie dans une absence totale de sincérité car il n'y a absolument rien »⁶⁸.

Certes, Heinz Wismann semble s'y connaître sur la question d'« absence de sincérité » ! Lui qui n'hésite pas à « s'inscrire en faux » contre la célèbre formule (de Heidegger) *la science ne pense pas*, une science qui, dit Wismann, « est tout sauf bête »⁶⁹, comme si Heidegger avait jamais situé la question à ce niveau-là⁷⁰.

N'en déplaise à Heinz Wismann, il nous faut sans doute nous risquer un peu vers cette question de l'être.

Florence Dupont, dans le texte « Pestes d'hier, pestes d'aujourd'hui »⁷¹, constate, à l'aube de la civilisation occidentale, dans la Grèce classique, la rencontre de deux sémiologies

⁶⁴ *Ibid.*, p. 1201.

⁶⁵ *La science en jeu*, p. 117.

⁶⁶ « La naissance de la médecine sociale », *Dits et écrits III*, Gallimard, 1994, p. 227.

⁶⁷ Seuil, 2013.

⁶⁸ « Au-delà du scientisme », *La science en jeu*, p. 50.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 49.

⁷⁰ De même Michel Serres : « Heidegger ne m'a jamais attiré à cause de son conservatisme et de sa vision tronquée de la question de la technique. "*La science ne pense pas*", écrivait-il : cette phrase est à la fois ridicule et arrogante. Je crois même pouvoir avancer que l'on pense plus et plus vite en mathématiques et en physique qu'en littérature ».

⁷¹ *In : Histoire, économie et société*. 1984, 3e année, n°4. Santé, médecine et politiques de santé. p. 511-524.

du corps : une sémiologie qu'elle dit « politique », sémiologie « qui emprunte ses catégories à la pensée mythique et une sémiologie médicale développée par l'école hippocratique ».

Comme elle le note, « toute extension du champ de la médecine du côté des maux collectifs, qu'il s'agisse de ce que les hippocratiques appellent les "épidémies" ou de ce qu'ils appellent "maladies pestilentielles", se fait aux dépens d'une autre conception des maux collectifs, étrangère à la médecine, conception mythico-politique qu'il serait historiquement désastreux de vouloir réduire et traduire en termes biologiques ». Florence Dupont évoque en ce sens « la rapidité foudroyante du mal » qui « ne correspond pas du tout à ce que nous croyons savoir aujourd'hui des différents stades de la peste bubonique qui atteint l'Europe au cours des temps modernes »⁷². C'est d'ailleurs ce que l'on a vu par exemple une fois encore lors de la récente épidémie de grippe H1N1, avec la mort brutale, laissant la médecine perplexe, de certains sujets jeunes et sans facteurs de risques, dès qu'ils étaient informés du diagnostic⁷³.

Ce n'est donc pas « par incompetence médicale ou ignorance scientifique que les anciens maintiennent un espace non médicalisé du corps »⁷⁴. La médecine hippocratique, en effaçant plus ou moins délibérément cette autre dimension non médicale du corps (et avec elle la mémoire dont il est porteur) de même que les atteintes à caractère « pestilentiel »⁷⁵ qui le frappent, et en les vouant ainsi à l'inaudible, a « innocenté » le pouvoir politique (c'est la formule utilisée par Florence Dupont, il vaudrait peut-être mieux dire que la médecine a ainsi déconnecté le politique d'une responsabilité majeure).

Une telle méconnaissance est portée à son paroxysme avec le positivisme de la médecine moderne et son illusion d'un corps entièrement transparent. Le biologique, jamais, n'épuise la corporéité.

Florence Dupont parle de « sémiologie politique ». On pourrait aussi évoquer une sémiologie « historique »⁷⁶ en tant que ce terme indique un lien explicite avec cette question de l'être (question qui selon Wismann serait donc irrecevable). C'est sans doute précisément le devoir des authentiques philosophes (mais aussi des psychanalystes) de rappeler l'irréductibilité de cet espace. Hervé Le Guyader insiste à juste titre sur le fait que « la biologie doit rejoindre, s'allier à la philosophie ». Selon lui, « à part des philosophes et certains intellectuels, le message de Heidegger – bien difficile, il faut bien le dire ! –, tout comme celui de Darwin, n'est pas du tout passé, et c'est une vieille vision qui est encore présente dans les esprits »⁷⁷. Aux yeux d'Hervé Le Guyader, ce serait Giorgio Agamben qui aurait osé poser le vrai problème : « Le conflit politique décisif, qui gouverne tout autre conflit, est, dans notre culture, le conflit entre l'animalité et l'humanité de l'homme. La politique occidentale est, en d'autres termes, cooriginellement biopolitique »⁷⁸.

url : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/hes_0752-5702_1984_num_3_4_1370 Consulté le 16 mars 2013.

⁷² Par exemple à Messine, quelques heures à peine après l'arrivée des galères contaminées, on comptabilise les premiers morts.

⁷³ Le plus fréquent étant sans doute la superposition des deux dimensions en un même corps, comme par exemple avec le SIDA (dont Derrida parle comme d'un événement « historial » : « j'aurais aimé parler ici du *Sida*, événement que l'on pourrait dire *historial* dans l'époque de la *subjectivité* si on faisait encore crédit à l'*historialité*, à l'*époqualité* et à la *subjectivité* ». Cf. « "Il faut bien manger" ou le calcul du sujet », *Cahiers Confrontation*, n° 20, hiver 1989, p. 91-113).

⁷⁴ Florence Dupont en fait « un lieu de dialogue et d'échange entre l'homme et les dieux ».

⁷⁵ Au sens du *loimos* grec.

⁷⁶ Traduction habituelle du *Geschick* heideggerien.

⁷⁷ « La théorie de l'évolution : quel futur ? », *Le Banquet*, n° 22, septembre 2005, p. 123-143.

⁷⁸ Giorgio Agamben, *L'ouvert. De l'homme et de l'animal*, Bibliothèque Rivages, 2002.

Cependant, à notre sens, le conflit (ou l'impasse) est ailleurs et se situe dans la rencontre traumatique de l'Occident avec la démesure de la technique moderne⁷⁹.

Georges Canguilhem concluait son article « La décadence de l'idée de progrès » par une citation de Freud : « Nous vivons en un temps particulièrement curieux. Nous découvrons avec surprise que le progrès a conclu un pacte avec la barbarie ».

Mais peut-être ces deux termes, progrès et barbarie, sont-ils intimement liés ?

Peut-être sont-ils indissociables par le mépris ou la neutralisation de l'autre que tous deux supposent ? Incarnation en cela de ce désir narcissique de dormir qui constitue l'altérité en menace de réveil⁸⁰.

Michel Serres appelle donc, comme on l'a dit, à la création d'un « Grand Récit » mondialisé ? Suggérons que l'appellation *Histoire à dormir debout* serait ici nettement plus pertinente. Sans nous risquer à quelque psychanalyse sauvage, rappelons ce souvenir d'enfance, datant des années quarante-cinq, évoqué par Heinz Wismann, cette phrase prononcée par sa mère : « Dormez, les enfants. Maman a un pistolet ». Commentaire de Wismann : « Pour nous, c'était une protection indestructible »⁸¹.

Une phrase qui semble, comme on a pu le constater, avoir valu programme destinal pour lui – mais aussi pour qui lui prêterait une oreille trop complaisante.

Pierre Ginésy
Mars-avril 2013

⁷⁹ « Je m'agenouille humblement devant la sainteté, mais pénètre à cheval dans les temples obscurs et archaïques du sacré, pour en renverser les idoles : à cheval, hardiment, je veux dire avec la science et son Grand Récit » écrit Michel Serres (*L'incandescent*, Le Pommier, 2003, p. 32). Cette « hardiesse » nous semble surtout une définition assez exacte de la position du Tartuffe moderne, confit en dévotion scientifique. L'horreur du sacré n'est rien d'autre que la fascination par le sans limite. Erwin Chargaff (cf. *Le Feu d'Héraclite*, traduit par Chantal Philippe, éditions Viviane Hamy, 2006) évoquait en termes de *transgression* la fission de l'atome et l'élucidation de la chimie de l'hérédité. Dans les deux cas, constatait-il, « c'est un noyau qui est maltraité », une frontière (symbolique) qui est déniée. Selon Chargaff, « chaque haut fait scientifique et technologique diminue irrémédiablement les points de contact entre l'humanité et la réalité ». Proche ici de René Char proclamant en 1959 sur les murs de l'Isle-sur-Sorgue :

*L'homme de l'espace dont c'est
le jour natal sera un milliard
de fois moins lumineux et
révélera un milliard de fois
moins de choses cachées que
l'homme granité, reclus et
recouché de Lascaux, au dur
membre débourbé de la mort.*

La racine indo-européenne commune à *sanction* et à *sacer* renvoie au fait de « rendre réel ».

⁸⁰ Désir (si c'en est un) qu'indique assez clairement le titre nostalgique du texte déjà évoqué d'Étienne Klein (reprenant un passage de l'article de Canguilhem) : « Le négatif est-il *encore* le ferment du meilleur ? » (je souligne). Autrement dit : *Rendormons-nous !*

⁸¹ *Penser entre les langues*, Albin Michel, 2012, p. 31. Phrases qui nous semblent solidaires et symétriques du « Le trône et l'autel sont en danger » évoqué par Freud (comme nous l'avons déjà signalé).